

Journal d'un prisonnier de guerre à l'Oflag III-C

Cette transcription est le fruit de la découverte du journal intime de mon oncle Marc, prisonnier à l'OFLAG III-C, en Westphalie, dans l'un des premiers camps d'officiers français libérés par les Américains en avril 1945. Conscient que la censure du moment ne pouvait permettre de s'exprimer librement par courrier interposé, mon oncle avait destiné ce journal à son épouse Marguerite, institutrice à Serres, petit village de Meurthe-et-Moselle.

Chère Marguerite, un beau jour, je me suis décidé à écrire mes impressions de captivité. Avec quelle arrière-pensée ? Aucune, car ces impressions te sont destinées, il n'y a pas d'autre but. J'aurais pu me mettre au travail plus tôt, mais ce qui m'a séduit et décidé, c'est la possibilité de pouvoir périodiquement te faire parvenir ces papiers. C'est par hasard que j'ai commencé à la date du 25 août 1941. Depuis, je me suis rappelé qu'à cette même date, deux ans auparavant exactement, nous nous quittions pour apprendre à quel point nous étions nécessaires l'un à l'autre et que nous nous manquions. Que contiennent ces pages ? Au fond pas grand-chose de bien extraordinaire. Elles se bornent à combler les lacunes du courrier. Elles relatent aussi des choses que, pour toutes sortes de raisons, je ne peux pas écrire dans mes lettres. Pour certaines de ces mêmes raisons aussi, tout n'est pas dit non plus. Je t'y parle du camp comme je le ferai effectivement chez nous. En marge de ces informations, ce sont des notations sur les gens et les choses qui m'entourent, des scènes vécues, de mes propres réflexions, bref autant de reflets de mon humeur et de ma quotidienne existence de prisonnier.

Ce cahier est donc le premier d'une série que je souhaite la moins longue possible, au vue de ma situation actuelle. Je l'ai écrit au jour le jour. Chaque soir, c'est comme si je m'entretenais un moment avec Toi... C'est ma façon de faire ma prière. Tu verras d'ailleurs que je te nomme souvent. Ma récompense serait que tu trouves, à la lecture de ces feuillets, le plaisir et l'intimité d'une longue lettre.

C'est donc avec des sentiments mêlés d'émotion, de profond respect, mais aussi avec la conviction d'entrer dans l'intimité des personnages que j'ai retranscrits l'écriture de ce journal. À présent ceux-ci étant disparus, je me permets cette liberté afin que le souvenir de ces heures sombres ne s'estompe à tout jamais. Les officiers prisonniers dans les Oflags n'étant pas contraints à exécuter de lourds travaux, il était donc nécessaire pour eux d'occuper ces années de captivité par de petites choses qui peuvent paraître à présent insignifiantes, mais qui rythmaient le cycle des longues journées privées de liberté. Moment de grande excitation lors des diverses tentatives d'évasion, mais surtout moment de grande lassitude, entretenue par une inactivité voulue, au milieu de camarades d'infortune, durant quatre années de détention, tout en songeant à celle et ceux que l'on aime et qui sont restés en France.

Pierre Bouchot



25 AOÛT 1941

Dans cette grande chambre 23 où depuis un an nous vivons 15 ensemble, je me suis organisé dans mon coin. J'ai mon nid. Deux idées discrètes, confort et intimité. J'ai transformé une caisse de boîtes de singe en table de nuit ainsi que deux étagères, lesquelles sont tapissées de carton ciré à quadrillage bleu et blanc que vend la cantine. Avec des planches, j'ai fabriqué deux casiers que j'ai suspendus au-dessus de mon lit. Dans celui du bas, je range mes bouquins, papiers et journaux ainsi que quelques revues. Celui du haut contient quelques objets qu'on aime avoir à portée de sa main, le tabac et la pipe par exemple. Avec une feuille de carton, j'ai encore imaginé un cadre où j'ai fixé une de tes photos. Cette photo reste l'ornement principal de ma table de nuit. Elle a été prise au bord de la Loire, dans la région de Saint Benoit, où tu es assise sur un petit muret qui court le long de la digue. Le fleuve coule derrière toi, on le devine majestueux, paresseux mais néanmoins puissant. À l'arrière-plan, sur l'autre rive s'élançant de magnifiques peupliers. Toi, le buste un peu penché - j'aime cette attitude gracieuse, un peu abandonnée - tu me souris, d'un sourire tendre, confiant, peut être un tantinet triste, mais j'aime voir ce sourire à mon réveil, ce dernier sourire, au moment de m'endormir. Il me manque encore quelque chose sur cette table de nuit. Je rêve d'un petit vase de rien du tout avec quelques fleurs dedans.

À ce qu'on peut en juger au cours de nos promenades où en les observant par la fenêtre, il y a de bien jolies femmes en Allemagne. Il y en a de laides aussi, mais moins cependant qu'on aurait pu se figurer. Je précise toutefois qu'il s'agit de jeunes filles ou de jeunes femmes. Elles sont blondes, quelques-

unes d'un blond inconnu chez nous. Elles sont coquettes quoiqu'elles s'habillent avec moins de fantaisie que chez nous. Elles ne portent pas de coiffure si ce n'est un foulard autour de la tête. Elles aiment les couleurs vives, bleu, rouge, jaune. Chez ces jeunes filles, le costume régional n'est pas rare et elles portent de longues tresses de cheveux qui tombent jusqu'au bas du dos. Elles respirent le grand air et la santé, toutefois arrivé à la quarantaine, elles perdent beaucoup de leur charme. À vrai dire à cet âge, les françaises reprennent nettement l'avantage. Lorsqu'il nous arrive de défiler devant elles, nous ne suscitons de leur part aucune réaction, ni de sympathie ni mouvement d'antipathie. Elles nous observent parfois aussi avec la curiosité neutre des badauds. Peut-être pensent-elles à leurs héros de fiancés ou de maris qui se font casser la gueule à des centaines de kilomètres de là : « für ihren führer und ihr vaterland », comme disent les faire-part de deuil des journaux.

26 AOÛT 1941

Les promenades connaissent toujours la même ferveur. Nous sommes 100 à 150 sur les rangs. Pourtant leur caractère désintéressé, de distraction, de diversion du début s'est altéré. Sans doute, il y a toujours les sportifs qui tiennent à se dégourdir les jambes, les amateurs de la nature qui ne se lassent pas de contempler les mêmes champs, les mêmes chemins.

Mais le nombre de ceux en qui se réveille le vieil instinct de maraudeur sortant en expédition avec l'idée bien arrêtée d'améliorer l'ordinaire, ne fait que croître. Ils ont une musette au côté et se présentent à la tête de la colonne, comme ce receveur des contributions indirectes à Colombey-Belles qui emmène une ligne et une gaule de sa fabrication pour le cas où on s'arrêterait au bord de la Sprée. Pour ceux-là, certes non, la promenade n'est pas une partie de plaisir, une heure de désœuvré, mais plutôt un dur labeur qui réclame des qualités manœuvrières, du coup d'œil, de la détente, des gestes rapides et sûrs, car il y a de la concurrence et les sentinelles ne sont pas toujours débonnaires. Ce ne doit pas manquer de pittoresque assurément que de voir ces officiers français absorbés à scruter talus et fossés, soudain quitter les rangs, bondir, se baisser, ramasser fébrilement on ne sait quoi, puis courir reprendre leur place dans les rangs, poursuivis parfois par la voix gutturale d'un homme de l'escorte. Il ne faut pas trop attendre de ces séances de braconnage ; néanmoins vu notre situation, il n'y a pas de butin négligeable. Lors de la sortie de ce matin, Poinet a ramassé des pommes tombées dont il va faire une compote. Caron ramène une jolie botte d'oseille. Pillier, une dizaine d'escargots et deux ou trois grenouilles, quant à moi, je ne suis pas mécontent du tout de cette cueillette de champignons.

27 AOÛT 1941

Pensées d'un jour de pluie, un soir où j'ai mal mangé car les provisions des colis sont épuisées et surtout parce que je n'ai pas reçu la lettre tant attendue ;

- Un jour viendra peut-être où je regretterai certaines de ces heures de captivité : ou bien je serai fou, ou bien je serai très malheureux. À choisir, mieux vaudrait que je devienne fou.

- Y a-t'il des souvenirs vraiment gais ? D'ailleurs, il n'y a pas de souvenirs, il n'y a que des regrets. Regrets des

bonheurs perdus, regrets des bonheurs manqués.

- Quand plus tard je lirai dans les faits divers qu'un malfaiteur a été condamné à X ... années de prison, je ne pourrai pas m'empêcher de penser à lui comme un frère accablé et le plaindre. Pourtant je ne reprocherai pas au tribunal d'avoir fait preuve de faiblesse. Pour un prisonnier, il y a des choses qui prennent figure de symboles. Tristes symboles qu'il faudra éloigner de sa vie, sa libération venue. Il y a, par exemple, les barreaux aux fenêtres, les grilles autour des maisons, les oiseaux dans leurs cages, les chiens à la niche, le poisson rouge qui tourne en rond dans son bocal.

- La captivité, c'est l'idée qu'on s'en fait, aurait dit Courteline. L'abbé Briel quant à lui la considère comme une épreuve que Dieu, par marque d'affection, lui fait subir. Jamais un mouvement sacrilège de révolte.

Il est gros, serein, il ronfle presque aussi fort le jour que la nuit. Et dire que certains camarades prétendent que l'abbé Briel n'est pas un malin !

- Je reste d'un tempérament épicurien. Une bonne digestion sera toujours pour moi la consolation la plus persuasive et la plus éloquente. Le parfum d'un plat de haricots me fait plus d'effet que tel discours du maréchal Pétain. Les exhortations au sacrifice et à la patience, je les comprends mieux l'estomac plein qu'à jeun. Qui sait, le verre de vin rouge à la main, peut être tiendrai-je des propos sur la résistance à outrance.

28 AOÛT 1941

Il y a eu deux tentatives d'évasion, hier dans la nuit. Malheureusement les audacieux n'ont pas été loin. Ils se sont fait pincer à la gare de Lëlben, au moment de monter dans le train de marchandises. Ils étaient en civil, vêtus de complets taillés dans des couvertures de laine. Donc deux beaux rêves par terre et c'est bien dommage. Les précédentes tentatives remontent à trois semaines. Elles avaient avorté moins vite, car ils avaient été jusqu'en Thuringe. Voici à nouveau la Kommandantur en état d'alerte. Pour l'avoir déjà vécu maintes fois, nous savons ce qui va s'ensuivre. Pendant quelques jours ces messieurs se promèneront par petits groupes soucieux, à travers le camp. Ils regarderont avec attention par ici, par-là, tachant de découvrir quelque chose d'anormal. Ils tiendront des conciliabules à voix basse, surgiront soudain d'un escalier, d'une chambre, d'un coin de la cour. Bref nous ne les aurons jamais tant vus. Comment diable ces Français ont-ils bien pu sortir du camp ? Ils ne le sauront sans doute jamais et seront quitte pour moraliser leurs sentinelles, augmenter leur nombre, renforcer la surveillance aux portes, dérouler de nouvelles bobines de barbelés. Ils multiplieront les rondes de nuit avec chiens policiers, édifieront peut être de nouveaux miradors. À notre égard, les voix seront plus rauques, les rapports plus secs, pendant quelques temps du moins, mais ils auront beau faire, l'imagination d'un prisonnier est fertile, son ingéniosité débordante... Il y aura toujours des évasions.

29 AOÛT 1941

La position normale du prisonnier est d'être allongé sur son lit, comme une courtisane. Ô ironie du sort ! Tandis que celle-ci n'en peut plus, soulée qu'elle est de caresses, celui-là n'en peut plus de sa chasteté forcée et de ses refoulements freudiens.

30 AOÛT 1941

Décidément il y a de l'effervescence à l'Oflag III C. Ce matin au cours de la promenade, l'un d'entre nous s'est encore évadé. La Kommandantur est très énervée, d'après le coup de l'avant-veille et cela se conçoit.

Premières sanctions collectives : un appel supplémentaire, suppression du concert symphonique de ce soir, extinction des feux à 21 heures au lieu de 23 heures. Suppression des sorties jusqu'à nouvel ordre.

Dans la note qu'il a fait lire à l'appel, le major Dudan traite cette évasion « d'abus de confiance », sous prétexte qu'elle s'est effectuée en cours de promenade. Serait-ce là de l'humour monsieur le Major ? Car vos sentinelles nous encadraient, que diable ! Et Dieu sait si ce matin leur sollicitude était particulièrement hargneuse... Je n'ai pu que ramasser 5 mousserons ! Grand saint Nicolas, patron des prisonniers, soyez indulgent et prenez le camarade Villard sous votre protection.

31 AOÛT 1941

Le groupe théâtre du camp a commencé la représentation de son nouveau spectacle « Il y avait un prisonnier », pièce en trois actes de Jean Anouilh, représentée à Paris pour la première fois en 1935. J'ai assisté à la matinée aujourd'hui. Sujet amer. Un financier malchanceux, Ludovic, condamné à 15 ans de bagné, recouvre enfin sa liberté et se retrouve dans sa famille à bord d'un yacht. Quinze ans durant la vie s'est poursuivie sans lui. Sa femme a vieilli mais est restée aussi tête en l'air, aussi puérile qu'autrefois. Sa fille a grandi étant sur le point de se marier. Il fait connaissance de son fils, un adolescent de 14 ans, né 6 mois après sa condamnation. Ludovic s'attendait à être reçu à bras ouverts, mais ne voit en face de lui que des êtres indifférents, maladroits, ou gênés. Il surprend tous ces personnages dans le train-train de l'existence quotidienne, en proie à leurs petits soucis égoïstes ou féroce aux prises avec des intérêts à défendre. Le mariage de sa fille même est loin d'être une idylle. Ludovic est déçu. Comme il était loin de ces préoccupations terre à terre. Comme il se représentait leur vie autrement, plus riche, remplie de belles émotions. Il aimerait les voir vibrer des grands mouvements généreux, comme lui en aurait en regardant le vol blanc d'une mouette qui passe au ras des flots. Hélas ! Personne ne le comprend, il se sent importun, étranger. Eux, ils sont restés les mêmes hypocrates, avides, esclaves des contraintes sociales car il n'y a que lui qui a changé. À mon sens, la scène la plus émouvante et celle où Ludovic revoit son vieil ami, le docteur Marcelin.

- Qu'as-tu fait au cours de ces quinze années, Marcelin ?

- J'ai joué à la bourse, gagné mais aussi perdu quelques fois.

- Mais encore ?

- Ah oui, j'ai contracté une maladie d'estomac et je me suis lassé successivement de mes maitresses.

- Alors quoi ! Pas même un grand amour, pas même un grand malheur,

- Ah si au fait, j'ai perdu mon père.

- Voyons, il doit bien y avoir autre chose, cherche un peu !

- Eh bien, euh.... je ne sais plus, c'est tout.

Est-il possible que 15 ans de vie aient été aussi vides, aussi stériles... 15 années de liberté, de jeunesse ! Plus stériles, plus creuses que les siennes, car lui, la solitude et sa misère, il les a peuplées de désespoirs et de rêves. Il pourrait en parler longuement. Il a souffert, espéré, bâti des projets fous, mais il n'en dira rien. On ne se confie qu'à des âmes.

1^{ER} SEPTEMBRE 1941

Arrivée d'un wagon de vivres Pétain. Distribution par tête : trois plaques et demi de chocolat. Plus de 200 biscuits de guerre, un citron, quatre paquets de tabac et trois paquets de cigarettes. C'est la première fois que nous touchons du chocolat par la Croix Rouge. Le cadeau est magnifique, nous le savons tous, d'autant que les biscuits sont d'excellente qualité et sont très appréciés. Du tabac, j'en ai largement pour un mois car je fumais trop. À présent, je ne fume plus les matins, l'habitude est prise et je m'en félicite. De son côté, la cantine nous a vendu avant-hier des melons et des tomates, à raison d'un melon et onze tomates pour deux.

Au cours de l'hiver, elle nous avait déjà vendu, à plusieurs reprises, des cornichons et des moules. Les moules surtout connurent un grand succès. Outre leur intérêt culinaire, elles avaient un goût agréable de marée évoquant les vacances ! Cependant, il n'était pas fameux ce melon, il manquait de soleil, ni bien parfumé, ni bien sucré.... un melon de guerre quoi ! Néanmoins, nous en avons très consciencieusement raclé les pelures. Cet après-midi arrivée du wagon de colis de la zone occupée. La distribution commencera demain. J'en attends trois. Allons sourions, il y a tout de même quelques bons moments en captivité.

2 SEPTEMBRE 1941

Au cours de ces dernières semaines, Potel a traversé une terrible crise morale. On pourrait peut-être lui reprocher de s'être laissé seulement aller, de n'avoir rien fait pour réagir contre ce cafard envahissant et tenace, mais sait-on jamais dans ce domaine. Sans doute y a-t-il à la base des ennuis intimes. On sait seulement qu'il recevait depuis quelques temps, des mauvaises nouvelles de sa femme, malade et en traitement dans les Pyrénées. Une femme malade et deux gosses en bas âge et lui, bien loin d'eux, mal informé et surtout pas assez vite. Il y a de quoi se ronger d'inquiétude tout de même ! Pour commencer, il a rompu complètement avec la vie collective de la chambre. On l'a vu devenir plus taciturne et sauvage, passant ses journées à trainer lamentablement dans les couloirs, à siroter dans les coins les plus retirés du camp. Puis la crise a subitement empiré. Il perdit tout appétit, en sept jours, il n'a pas grignoté en tout dix biscuits.

Lorsqu'il ne déambulait pas dans les couloirs, Il restait des journées entières étendu sur son lit à relire de vieilles lettres ou à dormir. Impossible de l'approcher et de lui parler. Un vrai ours, obstinément buté et fermé. Le mieux était de feindre, l'ignorer, quitte à le surveiller du coin de l'œil, pour le cas où il se serait mis des idées de suicide en tête. Au fil des semaines, il prit un teint terreux, un regard égaré, son dos se voûta plus que jamais. Il affectait une tenue de plus en plus négligée.

Un après-midi, il est revenu de dehors après avoir reçu une bonne averse sur le dos, mais ne voulut pas se changer pour autant. C'était à croire qui le faisait exprès. Il se mit à tousser, à cracher du sang. Enfin, il s'effondra au pied de son lit, sans connaissance. Depuis ce jour, il est à l'infirmerie. Je viens de lui rendre visite. Le médecin parle d'hypotension, de faiblesse générale. On lui fait des piqûres. À présent, il se remet à manger un peu et a tout de même meilleure mine. Il s'est rasé de ce matin, les couleurs lui reviennent. S'il tient des propos résignés, il reste par contre abordable, moins abattu. Ah l'animal, il peut s'attendre à ce qu'on l'engueule d'importance lorsqu'il sera d'aplomb.

3 SEPTEMBRE 1941

Bruit, il serait question de la libération de 10 classes dont celles de 1920 à 1929 incluses. Les opérations commenceraient à la fin septembre et seraient terminées pour le mois de mars 1942. Tiens-t'en plus sagement à cette lapalissade optimiste. Dans douze mois, ta libération sera plus proche d'un an. « Le passé est un fleuve que l'on ne remonte pas. Moi je passe mon temps à ne faire que cela » Henri Bataille, maxime rudement mise à l'épreuve : « Le travail, c'est la joie ».

J'ai vu le film « Allo Janine ». Le thème ressassé des souillons du Music-hall. Du mouvement, des décors comme on n'en voit qu'au cinéma, de jolies girls... et de la gastronomie. La magnifique démonstration d'art hôtelier ! À se demander si le metteur en scène ne se doublait pas d'un maître-d'hôtel. Toute la gamme y est passée : petit déjeuner copieux au saut du lit, lunch, souper intime, banquet. On mangeait du début à la fin de chaque scène, alors que nous n'avons rien à nous mettre sous la dent. Je n'ai jamais vu à l'écran une telle débauche de coups de fourchettes. Ah ces tables surchargées de plats, ce champagne qui pétillait, ce robuste appétit des acteurs. Je suis sorti de la salle sans dessus-dessous..... je veux dire l'estomac bouleversé ; pourquoi nous passer de tels films ? Sans doute pour nous infliger une captivité plus pénible encore.

Une semaine, deux semaines sont passées. Rien de plus pénible que d'attendre de recevoir cette lettre qui a un retard insensé. Qu'on attend déjà depuis plusieurs jours et chaque jour avec plus d'impatience encore et plus de confiance que la veille. Cette lettre chérie qui va transfigurer votre soirée et que l'on sent déjà dans ses doigts... mais qui n'est pas encore là. Cependant, il y a des lettres pour la chambrée... oui, celles des autres. Les destinataires s'en emparent. Leur joie, cette joie qui s'étale sans ménagement, leurs réflexions qui fusent, inconscientes qui percent comme des dards : « Moi la mienne n'a mis que sept jours pour venir ». Un autre : « Chic ça, encore une lettre ! J'avais déjà reçu une carte avant-hier ». Un autre encore : « C'est vrai qu'il y a du mieux dans le courrier, ainsi moi ... ». J'étouffe. Allez va faire un tour dehors, mon vieux. Ta lettre, c'est sûr, cette fois ce sera pour demain !

4 SEPTEMBRE 1941

La rue allemande est un lieu public, ce lieu public a une fonction bien déterminée. L'Allemand respecte l'une et

l'autre. Il ne considère pas la rue comme une annexe de son chez soi, au point de s'y montrer en bras de chemise et en pantoufles. Les commères au point d'y tenir leurs assises. La fonction de la rue étant de permettre de se rendre d'un point à un autre. On l'emprunte donc pour aller faire ses affaires, mais on ne s'y arrête pas et ne s'y attroupe pas. On n'y bavarde pas comme chez nous, on ne se retourne même pas au passage d'une jolie femme. Les attitudes sont sobres, voir guindées, les visages fermés et sérieux. N'oublions pas que le pays est en guerre. Les maisons en bordure présentent souvent un aspect lourd et prétentieux mais elles sont en général fleuries à profusion. Oui, beaucoup de verdure, beaucoup de fleurs. Le tilleul, l'arbre allemand par excellence est à profusion. La chaussée, les trottoirs sont nets, sans papiers et autres détritiques. On n'y rencontre pas de clochards, les chiens errants sont inexistantes, les enfants n'y jouent pas. On ne crache pas partout et on y parle moins fort. On y rit moins haut que parmi nos braves citoyens. Les hommes du peuple surveillent leur tenue autant que nos bourgeois. Leur veston est boutonné, la visière de leur casquette n'est pas cassée. Ils ne sifflent pas et ne tiennent pas les mains dans leurs poches. Et pourtant, la rue allemande n'a pas le charme fait de familiarité, de grâce de la rue française, malgré son allure négligée et bruyante. Si la rue allemande y perd en pittoresque, elle y gagne en dignité. On peut selon les jours regretter la première et davantage apprécier la seconde.

5 SEPTEMBRE 1941

J'ai toujours eu un mauvais sommeil. Il est encore plus mauvais ici qu'ailleurs et je m'endors avec beaucoup de difficulté, un rien me réveille. Il y a plusieurs raisons à cela. D'abord nous nous couchons parce que le règlement l'ordonne, mais nous ne sommes pas fatigués ! Mauvaise raison malgré tout, car certains à peine couchés s'endorment pour ne se réveiller que le lendemain matin, une demi-heure avant l'appel. Heureuses natures ! Il y a aussi le polochon : c'est un machin triangulaire tout à fait inconfortable qui ne tient pas la tête suffisamment haute et qui fait mal au cou. Il y a aussi la lune, certains soirs, qui brille plus que d'habitude et puis et surtout il y a les ronfleurs. De quelle infirmité ne suis-je pas affligé là à ne pouvoir souffrir ces inoffensives sonorités lacrymo-nasales ? Ce n'est pas faute pourtant de ne pas m'être essayé à maintes reprises.

Donc, je me couche après un dernier regard à ta photographie et j'attends le noir pour que le sommeil veuille bien me prendre. Ma patience peut ainsi être mise à l'épreuve une heure, comme deux heures. En attendant, je n'ai pas ici la ressource de pouvoir lire... Tu sais, cette détestable habitude dont je n'ai peut-être jamais assez craint d'abuser. À la recherche de la position adéquate, je me tourne et retourne plus ou moins souvent tout en me laissant aller à mes états d'âme et à mes pensées où je participe à la vie de la nuit qui m'entoure. Écoutons, là c'est le pas de la sentinelle la plus proche qui arpente le trottoir. Quand il pleut ou qu'il gèle à pierre fendre, à quoi pense-t-elle cette sentinelle ? Entre le gradé et le gardien, il y doit bien y avoir parfois des sujets de méditation. Par exemple.....chut ! Censure. Maintenant c'est une Abteilung qui passe au pas cadencé martelant la chaussée à coup de bottes. Abandonnons-là à son sort. De temps en

temps, ce sont les sirènes qui hurlent. Le communiqué nous apprendra demain qu'il s'agissait de quelques avions anglais venus bombarder Berlin. Encore des hôpitaux et des cimetières atteints. Dégâts d'ailleurs insignifiants. Par contre, ce sont surtout les trains que j'entends le plus. La voie ferrée passe à quelques centaines de mètres du camp. Le trafic y est intense. Ils s'annoncent au loin par un long sifflement et passent en trombe, dans un vacarme de tonnes de ferraille qui fait tout trembler; puis un dernier sifflement assourdi prévient qu'ils ont négligé la petite station de Lübben et qu'ils sont à nouveau loin, bien loin de nous qui croupissons dans ce camp. Ces trains, vers quelle destination courent-ils ? Qu'emportent-ils de si précieux qui doit arriver si vite, de secrets, de joies prochaines ou adieux définitifs. Ces trains qui filent à toute allure dans la nuit, je les aime, ils m'émeuvent et immanquablement me font penser au train libérateur qui un jour nous ramènera dans nos foyers. Ce train libérateur n'aura jamais été aussi attendu.

6 SEPTEMBRE 1941

Il y a parmi nous des Bretons, des Lorrains, des Berrichons, des Auvergnats, des Parisiens, des Flamands..., bref, je ne connais pas un coin de France qui ne soit représenté. Il y a même des Alsaciens qui ont refusé la libération qu'on leur proposait. Il y avait aussi des Corses, mais les Allemands nous les ont enlevés à la fin de l'hiver pour les envoyer on ne sait où.

Il était normal que des groupes régionalistes se constituent. Le premier en date est sans doute le groupe de Lorrains, mais incontestablement le plus actif reste le groupe basque et béarnais. Il nous a déjà offert plusieurs séances récréatives de son folklore inépuisablement riche et varié. Cet après-midi il nous conviait à une fête en plein air. Une manifestation qui aurait ravi l'auteur de Ramuntcho. Le temps d'ailleurs était de la partie : un ciel bleu, un beau soleil, une brise légère à laquelle il ne manquait que l'air salin de leur région.

Le programme comportait de tout, de vieux chants populaires, des scènes villageoises, des danses locales (le fandango), jusqu'à une partie de pelote basque et la reconstitution humoristique d'une course de vaches landaises. Ils se sont exprimés avec leur spontanéité et tout leur cœur, comme chez eux, les petits basques aux cheveux noirs, au teint basané, secs, souples et nerveux. Et ils nous ont fait vivre un beau rêve. S'ils ont donné comme chaque fois à leurs compatriotes la nostalgie de leurs gaves, de leurs rocailles, des savoureux accents de leur dialecte, ils ont donné aux autres l'envie de les revoir ou de les connaître. Ma chérie, je suis de ceux qui auront découvert dans un camp de prisonniers le pays basque et béarnais.

Dans nos projets de vacances, il faudra désormais penser à un séjour dans ce coin charmant qui s'enorgueillit de posséder le plus beau village de France, où les souffles sains et discrets du terroir donnent à la bonne humeur, à la couleur, à l'émotion, leur style propre. Je suis déjà certain de ton enthousiasme.

7 SEPTEMBRE 1941

Tous les arts sont représentés à l'Oflag III C et les talents ne manquent pas. Il y a des comédiens, des chorégraphes, des dessinateurs et des peintres. Il y a aussi un groupe musical particulièrement brillant qui donne régulièrement des auditions, tantôt des concerts de musique de chambre, tantôt des conférences illustrées des œuvres sur tel compositeur. Je me hasarde parfois à assister à ces séances. Cet après-midi, c'était Schumann qui était à l'honneur. Hélas malgré ma bonne volonté, une fois de plus, je n'aurai pas compris grand-chose. La grande musique et moi, c'est comme si l'on parlait de courses à pieds à un cul-de-jatte.

8 SEPTEMBRE 1941

As-tu déjà songé à cet instant inouï où, après tant de mois de séparation, nous nous retrouverons soudain en présence l'un de l'autre ? Oui, je dis bien toi et moi, l'un en face de l'autre, en chair et en os et non plus à travers nos lettres ou en rêve ? Il m'arrive souvent de me représenter la scène, mais chaque fois, les images sont autres. Serait-ce dans le hall d'une gare ou à la maison ? Un matin ou un soir ? Par un temps gris ou ensoleillé ? Quels seront mes premiers mots, mes premiers gestes ?... Les tiens ? Si je te parlais gauche et que mes mots soient banals, il ne faudra pas t'y méprendre car j'aurai la gorge tellement serrée que les mots auront sans doute du mal à exprimer toute ma joie. Peut-être t'aurais-je annoncé ma venue depuis des jours ? Peut-être arriverais-je à l'improviste ? Moi j'aurai l'air d'un pauvre diable car ça doit avoir l'air pitoyable un prisonnier libéré. Mais toi tu te seras faite belle, tu auras mis une robe coquette que je n'aurai jamais vue, l'un de tes bonichons, celui que tu préfères. Tu auras un tendre sourire avec des yeux rouges... Mais peut-être surgirai-je devant toi sans crier gare, comme ça ?

Alors pour toi, le choc sera plus brutal et moi j'aurai la joie de ta surprise, de ton désarroi. Qu'importe après tout les circonstances qui entoureront ces premières minutes de nos retrouvailles. Ce qui est sûr, ce sera le fol battement de nos cœurs, le sentiment d'un bonheur qu'on ne peut pas dépasser. Le cauchemar sera fini. La soudure avec ce qui était avant sera faite et comme l'avenir aura l'allure radieuse d'une rose aurore.

9 SEPTEMBRE 1941

De temps à autre, nous avons la satisfaction de boire un bon quart de vin. Il arrive quelquefois en effet, deux ou trois fois par trimestre que la cantine nous vende du vin 2 Marks 50 la bouteille et généralement une bouteille pour trois. Diversion agréable à cette cure à laquelle nous sommes astreints de limonade, de tisane ou de cette bizarre bière à base de je ne sais quoi, sauf de houblon et de malt. Ce vin était au début originaire de Bulgarie, il vient maintenant de France. Il a de la couleur, de l'alcool, c'est du bon pinard de chez nous. Nous en buvons juste assez pour rappeler à notre palais des sensations jadis familières. Juste assez pour nous rappeler qu'il existe un breuvage des dieux. Et les souvenirs..., toujours les souvenirs d'accourir en foule, pêle-mêle, à chaque gorgée largement savourée. Souvenirs aimables parmi

les plus aimables, de fête, de paresse, de soleil et d'euphorie. Vin de France, jouvence souveraine, produit racé issu d'un sol béni, tu es doux comme un sourire, chaud comme un baiser, réconfortant comme un oui ardemment attendu.

10 SEPTEMBRE 1941

Dans la céleste solitude, Phoebe, la reine des morts se lamentait. « Pourquoi suis-je moi, toujours de service de nuit et Phoely le jour, gémissait-elle. Le jeu n'est pas égal. À moi l'ingrate besogne et à lui, la meilleure part. À moi toujours le silence, les ténèbres, la vie qui a peur, qui se cache ou qui sommeille. À lui et à lui seul, toujours les joies et les louanges de la création. Où est son mérite ? Qu'on intervertisse les rôles et on verra ce dont je suis capable. Ah ! qu'à son tour il prenne ma place, je serai bien aise d'apprendre qu'il s'en tire mieux que moi dans sa lutte contre les ombres et qu'à mon tour, on laisse ma lumière rayonner avec le jour. Moi aussi, je veux resplendir, je me charge d'irradier une clarté éblouissante, merveilleuse comme on en aura jamais vu ».

Jupiter entendit sa plainte et dit « Soit, ma fille ! demain vous permuterez ». Le lendemain, la lune brilla le jour et le soleil luit la nuit. Mais qu'y a-t-il de changé ? Le jour devint noir comme la nuit et la nuit fut belle comme le jour. Morale de ce conte : on est ce qu'on est né. On est ce que l'on est. Illusion, jalousie, ambition, ne peuvent rien là contre. N'essayons pas de forcer notre nature, sinon les faits se vengeront.

11 SEPTEMBRE 1941

Depuis des mois et des mois que nous vivons ensemble, en contact permanent, les uns avec les autres, les caractères se sont réveillés, les affinités se sont cherchées et des amitiés plus ou moins vives se sont nouées. Moi, j'ai des camarades, j'ai même de bons camarades, mais je ne cherche pas à me lier. Je n'éprouve aucune inclination à faire des confidences ou à en recevoir. Je fuis l'intimité et les apartés de petits groupes à deux ou à trois. Je n'ai pas le privilège d'avoir un ami et je ne connais guère que les officiers de mon étage et encore. Mais j'en connais assez et je les connaîtrai toujours assez bien. Au hasard des rencontres dans les couloirs ou à l'extérieur, on blague, on échange des propos indifférents sur ceci ou cela et pour moi, c'est parfait. Une fois rentré chez moi, entretiendrai-je des relations avec tel ou tel ?... C'est peu probable. Sans doute ceux-là les reverrai-je avec plaisir, mais à condition que ce soit de temps en temps seulement et pendant une heure ou deux, à la brasserie devant un demi bien frais.

12 SEPTEMBRE 1941

L'expédition du camarade Villard a été de courte durée, le soir même il se faisait reprendre dans la campagne environnante. Il purge actuellement, sous bonne garde, un certain nombre de jours de prison dans le camp même et cela en attendant d'être envoyé dans un autre. Les promenades n'ont toujours pas recommencé et l'extinction des feux reste maintenue à 21 heures. Cet échec, pas plus que les précédents n'a pas découragé le camarade Groupy qui a décidé à son

tour de tenter l'aventure. Groupy est malin comme un singe et retors comme un jésuite, qu'il est effectivement du reste. À cause de sa barbe, on l'a surnommé Jésus-Christ, mais il n'a pas pour autant les mêmes capacités. Voilà six mois qu'il se prépare patiemment, secrètement. De son projet d'évasion, les camarades de chambre n'étaient même pas au courant. Dans ce but, il s'est confectionné un complet civil, il s'est procuré une boussole, a réuni une ample documentation cartographique et peut-être un mois de vivres. On dit même qu'il s'est fait fabriquer de faux papiers. Ceux qui le connaissent bien estiment, quoiqu'il ne sache pas l'allemand et qu'il n'ait pas de Marks, qu'il a des chances. Donc après s'être débarrassé de sa barbe Groupy a passé les barbelés hier au soir. Grâce à un petit stratagème, les Allemands ne se sont pas rendu compte de sa disparition à l'appel. Grand saint Nicolas, cette fois peut-être vous laisserez vous attendre !

13 SEPTEMBRE 1941

Ces jours derniers, quelques 80 camarades du camp de Nüremberg sont arrivés à l'Oflag III C. Parmi eux, un sous-lieutenant du 153^e R.I.F. qui nous a appris que mon ancien chef de bataillon était lui aussi prisonnier. Quelques semaines avant la retraite, le commandant Bergeron avait quitté le régiment pour prendre un commandement à l'arrière. Je le vois encore nous faisant ses adieux et avais vraiment le cœur gros. Sa voix tremblait et ses yeux étaient mouillés.

Nous pensions qu'au moment de la débâcle, il avait pu suffisamment descendre plus au sud et qu'à l'armistice il se trouvait en zone libre. Nous l'espérions pour lui, car il avait déjà fait toute la dernière guerre en captivité. Autant que je me souviens, il avait été fait prisonnier du côté de Maubeuge à la fin d'août 1914. Sur la position, c'était un grand gaillard corpulent, sanguin, sensuel aimant la bonne chère, les femmes et le tabac. Il avait gardé de son séjour forcé en Allemagne un souvenir plus que pénible, horrible. Combien de fois à la popote de la Trohmühl, ne nous a-t-il pas répété : « La pire chose qui puisse vous arriver, c'est d'être fait prisonnier ». Et il avait un accent de sincérité étrange quand il nous disait cela. Pauvre commandant Bergeron, décidément la guerre ne lui réussit pas.

14 SEPTEMBRE 1941

C'est la saison des légumes, la qualité de nos menus s'en ressent avantagement. D'autre part, nous avons obtenu d'échanger des boules de pain non consommées, auxquelles les biscuits Pétain font concurrence, contre un supplément de légumes.

Ainsi presque tous les jours, on nous sert une soupe de légumes fort honorable. Elle est faite de carottes, de pommes de terre, de choux, voire de choux-fleurs et de rutabagas. Selon les arrivages, ces divers éléments se rencontrent dans des proportions plus ou moins variables. Cependant, il y a toujours des pommes de terre et souvent des rutabagas. Le produit en est une potée existante, fort agréable à manger en général et dont la qualité est très suffisante. Menu type : midi soupe de légumes, soir : marmelade rouge (invariablement la même depuis le début), bonne ration.

15 SEPTEMBRE 1941

Nous nous voyons souvent, l'abbé Jacquot et moi. Nous habitons le même étage et nos chambres sont proches l'une de l'autre. Il a toujours sa bonne figure bien pleine mais son ventre a fondu. Ici, il passe pour le très brave homme qu'il est, mais on le blague quelquefois parce qu'il est gauche et un peu naïf, ayant l'air perdu. Il va bien à la chapelle, souvent même avec un gros livre de prières et de consolations sous le bras. Mais on ne peut pas être à la chapelle tout le temps, du matin jusqu'au soir et quand il en revient, il est aussi désemparé qu'avant. Après la soupe, il n'oublie jamais de faire sa petite sieste où il ronfle fort paraît-il. N'importe, c'est toujours une bonne heure de passée. Il s'estime trop âgé pour entreprendre une étude quelconque, même celle de l'allemand. Il va au cinéma comme tout le monde bien sûr, cependant il y a des films, à en juger par les titres, qu'il préfère ne pas aller voir. Il lit un peu, mais pas trop et ses lectures sont aussi l'objet d'un choix circonspect. Il n'écrit que les jours de courrier et encore, ne sait quoi mettre dans ses lettres. Il pourrait peut-être parler en sermon ? Ça non plus, il n'a jamais voulu prêcher au camp. Par exemple, il aime à converser et a fait de nombreuses connaissances, mais comme on ne vient jamais à lui, c'est lui qui accroche l'un ou l'autre au passage et il entame un brin de causette.

Mais ces démarches sont intéressées en ce sens qu'il cherche surtout des informations et des opinions. Il aborde invariablement le gars par une formule... « Alors ça va ?, quoi de neuf ? » Et il s'enquiert du dernier bobard. S'il est optimiste, la figure de l'abbé Jacquot s'éclaire, il est content. « Après tout, on ne sait jamais ? Pourquoi pas ? ». S'il est pessimiste l'abbé Jacquot est consterné. « Le gouvernement se fiche pas mal de nous..., vous verrez qu'on en a pour des années à rester ici ». Il est du reste d'un tempérament bilieux, très bilieux même. Ses propos ne sont jamais folâtres et c'est une des raisons pour lesquelles on l'évite. Certains jours, il fait peine à voir. Au début, on essayait bien de le remonter mais il a fallu y renoncer. Il vient souvent me trouver, je lui suis nécessaire, je suis son havre de paix, je lui rappelle tellement son Chaudeney lointain où vit ma mère, ainsi que mon frère et sa petite famille. C'est dommage que je n'aie pas plus souvent à la messe ; je lui suis tellement nécessaire parfois qu'il se retient de me le dire clairement. « Alors ça va ? Quoi de neuf ? Pas de nouvelles de Chaudeney ? » - « Ah ! Si, monsieur Jacquot, tenez voici quelques photos que je viens de recevoir ! ». Et nous parlons un moment des gens du village et des choses que nous connaissons. En fait, nous en parlons pour la énième fois. Le sujet d'ailleurs est rabattu, épuisé, mais ça ne fait rien, cela entretient l'amitié. Avec l'abbé Jacquot, on ne parlera jamais assez de Chaudeney et de ses paroissiens et paroissiennes dont l'une des plus ferventes est ma mère. L'abbé Jacquot a l'âme touchante et pure d'un simple....il n'en a pas hélas, la sagesse.

16 SEPTEMBRE 1941

Que ne fait-on pas avec des boîtes de conserves vides. On peut les utiliser telles quelles et suivant leur taille, les transformer en pots à fleurs, en sucriers, en boîtes de margarine, en pots de tabac, en terrines de confitures, en

celestins. Quelques légères modifications et elles deviennent des passoires, des râpes, des filtres, de poêles à frire. Avec une technique plus poussée, on en tirera d'autres objets aussi essentiels. Mais clandestins, chut !... à savoir des lampes et des réchauds, des fourneaux à papiers et à bois, des fours à pâtisserie. Une mention spéciale à la boîte de conserve qui collabore au premier chef au confort du prisonnier.

Quelques citations : Détruire un privilège, c'est vouloir le remplacer par un autre.

- On admet le bonheur d'autrui qu'autant que son propre égoïsme est satisfait

- L'intelligence, c'est la bêtise du cœur.

17 SEPTEMBRE 1941

Nous étions informés de l'événement depuis la veille et nous en parlions avec plus ou moins de passion depuis le lever. Il était à peu près dix heures quand elles sont arrivées et s'arrêtèrent à l'entrée du camp, les deux majestueuses et superbes voitures noires.

L'ambassadeur Scapin et trois de ses collaborateurs en descendirent. Ils venaient nous rendre visite. Hommage de respect aux glorieux mutilés de la guerre mondiale. Quelles nouvelles nous apportaient-ils ? Ils furent d'abord reçus dans les locaux de la Kommandantur, par l'État-major allemand réuni au grand complet, puis à l'intérieur du camp, dans la salle de service. Là, il y eut un long entretien avec le colonel français et nos principaux représentants (aucun compte rendu n'en a encore été donné, cependant s'il s'agissait de communications sensationnelles, avec quelle rapidité ne se seraient-elles pas répandues). Enfin, vers midi, nous nous réunissions tous au terrain de sport où, Scapin, avant de nous quitter tint à nous adresser une allocution. Une voix forte et bien timbrée, de belles phrases éloquentes, sans doute, mais rien que nous ne sachions déjà. Rien de net, rien de positif. Ah ! que je n'aime pas ce style bric et broc, ces façons de tourner autour du pot... Les consignes du Maréchal Pétain, foi en lui et en l'avenir, physionomie des rapports France-Allemagne depuis l'armistice. Négociations difficiles qui se poursuivent, le problème des prisonniers qui reste d'une actualité douloureuse. Vous êtes la force vive du pays, les cadres qui régénéreront demain etc. Autrement dit, si nous traduisons en clair, il n'est pas question de nous libérer pour le moment. Il faut même s'attendre à ce que cette captivité se prolonge plus longtemps que nous le pensions. Voilà, nos raisons même les plus modestes d'espérer, par terre, anéanties. Cette visite, au lieu de nous reconforter, nous laisse sur une impression décevante, déprimante. Elle fut à l'image du temps, grise et froide. Vraiment nous nous attendions à mieux.

Je ne sais pas monsieur l'ambassadeur Scapin, si vous avez trouvé nos applaudissements insuffisamment nourris, mais vous êtes psychologue, alors vous devez comprendre pourquoi !

18 SEPTEMBRE 1941

Chaque bloc dispose d'une salle commune. En semaine, c'est une salle de lecture et de travail, le dimanche c'est une salle de jeux où se disputent des parties de poker,

de bridge et d'échecs. En tout temps, c'est une tabagie, car on y fume comme des sapeurs. Comme on trouvait les murs trop nus, avec l'autorisation des Allemands, nous les avons agrémentés de dessins à la craie. La salle de réunion A3, la nôtre, est certainement à ce point de vue la plus intéressante. Elle a été décorée par le lieutenant Gérard, un parisien, artiste peintre de métier, maintenant libéré comme ancien combattant. Il a passé un mois à ce travail. Le résultat est un ensemble de fresques plein de fantaisies, de couleurs vives, de bonne humeur... de rêve aussi. Le thème qu'il a traité est particulièrement bien choisi : celui de vieilles chansons à boire : Sur la tour de Londres, Si je meurs je veux qu'on m'enterre, Les trois orfèvres, il vaut mieux boire et dégueuler, En allant à Lorient, Ma femme est morte, La Madelon... !

Bref, autant de refrains que nous nous souvenons tous d'avoir vociféré en des temps moins sévères. Et ce n'est pas tout. Il y a naturellement le cordonnier Pamphile qui tend furieux à la sœur Charlotte épouvantée, une monstrueuse carotte venue il ne sait d'où. Autre personnage bien campé, c'est ce cantonnier de la route de Louviers, avec son nez rouge et son brûle-gueule, qui se redresse un instant de dessus son tas de cailloux. Cette mégère hargneuse, échevelée, la bouche tordue par le blasphème, qui s'en va dans la nuit, une lanterne à la main. Qu'est-ce sinon la femme du roulier qui cherche après son mari tiraillé ? Ces trois faces, sans cou, hilares et rubicondes, ces ventres rebondis sous la bure, voilà les moines de saint Bernardin, qui trinquent en brillant.

Mais il y a deux motifs surtout pour lesquels nous avons une dévotion spéciale. Combien de regards, de soupirs secrets, de vagabondages et d'imagination n'ont-ils pas suscité déjà ? Celui de : En passant par la Lorraine d'abord. Une jeune pucelle, un panier sous le bras, va, alerte et légère en faisant claquer ses gros sabots. Elle est absolument délicieuse... et désirable, avec sa taille fine et cambrée, ses seins altiers qui pointent sous le corsage de lin. On comprend facilement que les mousquetaires du roi lui décochent au passage force compliments et révérences. Et puis, sur le mur d'en face, au beau milieu, voici la scène la plus gracieuse. Dans un paysage bucolique d'Ile de France, un couple charmant s'est arrêté. Ils sont jeunes tous les deux. La jeune femme est assise sur l'herbe et nous montre des jambes ravissantes. Le jeune homme, heureux repose sa tête dans son giron tandis qu'elle se penche sur lui et le regarde tendre et câline.

Auprès de ma blonde, qu'il fait bon, fait bon, fait bon.
Auprès de ma blonde qu'il fait bon dormir...
Oh rage, Oh désespoir, Oh exil ennemi !

19 SEPTEMBRE 1941

Quand le moment est venu de payer la casse, ce n'est jamais un moment agréable. Le gouvernement Pétain s'est chargé de cette tâche. Il est évident qu'il ne peut pas être populaire. Sa politique ayant à composer avec les exigences du vainqueur ne peut être, vis-à-vis de celui-ci, qu'une politique de moindre mal. Par ailleurs, les difficultés d'ordre économique, au milieu desquelles le pays se débat doivent être sans nombre. On se tirera d'autant plus vite et plus facilement de cette situation qu'on pratiquera la discipline et l'union et

qu'on gardera le souci de sa dignité. Les vérités élémentaires devraient tomber sous le sens commun, pourtant nous nous étonnons de l'incompréhension des esprits et cette résistance plus ou moins avouée contre les efforts du Maréchal. Les lettres et la presse nous en apportent parfois les échos lamentables. Moins que jamais, nous devrions nous permettre d'être divisés, d'ergoter, de juger et de chercher à resquiller. Si en temps de prospérité, cette attitude n'est qu'un jeu stérile, dans les conditions actuelles, c'est un crime civique... Voici un extrait de la lettre que le lieutenant Lombard, instituteur dans la Creuse, libéré comme ancien combattant, nous adresse sur les impressions de son retour. J'aime la saine colère qui l'anime et la verdure rabelaisienne du vocabulaire et sa saveur.

« Beaucoup de salopards et de merdeux en France. Ils ne semblent pas avoir compris la situation. Ils la ramènent alors qu'ils n'ont qu'à la fermer. J'en ai déjà chapitré beaucoup. Ah ! Bon Dieu si on pouvait les envoyer à votre place. Quelle bande de fumiers, d'un égoïsme féroce... Des embusqués, naturellement !... »

20 SEPTEMBRE 1941

L'Oflag III C a monté une kermesse au profit du secours National Français (SNF). Comme il fallait obtenir de l'argent, un maximum d'argent, le comité avait décidé de faire grand et magnifique. Le programme s'étalait sur deux jours. Pour la préparation, nous y avons travaillé sur un mois, tous ou presque embrigadés plus ou moins dans une organisation quelconque. Nous avons mis la main à la pâte et nous l'avons fait de grand cœur. Aucune bonne volonté d'ailleurs n'était en surnombre, car il y avait tant et tant à faire. Les acteurs avaient à répéter danses, chants, farces, saynètes.



Les accessoiristes avaient confectionné de toutes pièces, des robes, des costumes régionaux, mais ce n'était pas eux qui avaient le rôle le moins ingrat. Et les guirlandes, des centaines de mètres, et les baraques foraines, les attractions ! Que n'a-t-on mystérieusement découpé comme bandes de carton, de papier ? Peint, scié, collé, cloué, assemblé pendant des jours et des jours dans les greniers et les caves. Les Beaux-arts prenaient en charge les affiches et les insignes, tandis que le groupe musical alertait ses orchestres - celui des officiers et celui des ordonnances - et nous promettait pendant les entractes des flots d'harmonie inédits.

Enfin, tout est prêt. Aujourd'hui, premier jour de kermesse. C'est la fête des provinces françaises. Nous craignons seulement que le mauvais temps persiste. Hier encore, il faisait gris et froid. Par bonheur, la pluie a cessé, le ciel est bleu et le soleil est doux. Voici le programme de cette mémorable journée :

NORD : Les gilles, paysannerie flamande, chœur : Le p'tit Quinquin

LORRAINE : Le char de la bière, avec le chant de la bière. (Le char de la bière = un énorme tonneau monté sur une charrette à 4 roues trainée par deux « bœufs ». À cheval sur le tonneau, un majestueux guerrier franc qui a connu un beau succès). Chœur : En passant par la Lorraine.

Trois contes de Fraimbois, dont le dernier mimé. Deux paysanneries de Georges Chepfer: La soyotte. Chœur : La marche Lorraine.

CENTRE : Défilé des veilleurs et cornemuses. Chant auvergnat : Les Esclops. Chant mimé : La Yoyette. Danse berrichonne : La Chièbre. Chant : Les Epouseux du Berry. Turlututu : chant marchois. La bourrée d'Auvergne ;

ENTRACTE D'UNE DEMI-HEURE : JAZZ

SAVOIE : Un acte Maurienne et Tarentaise. Chants : Marion et le bossu..., Les Allobroges.

AZUR-PROVENCE : Farandole. La Tarasque. Danse des Cordelles. Chœur : Magali, Coupo-Santo ; Danse provençale : Sous les pins.

CLEMENCE-ISAURE (région de Toulouse). Les pêcheurs à la ligne, sketch avec chœurs. Quadrille languedocien.

LANDES-PAYS BASQUE-BÉARN-BIGORRE : Défilé : saut basque. Chœurs basques : Hymne Carlisle de Navarre. Maritchu ; La vielle d'Oloron, chanson Béarn mimée. La Bécade, farce béarnaise. Mélodies basques. Danses basques : Fandango, Arin, Arin. Chœur : la Bigourdane.

Comme tu le vois, ma chérie, un programme bien chargé ! Commencé à 14 heures, il s'est terminé à 18 heures. À noter, comme numéros particulièrement réussis : La bourrée auvergnate, l'arrivée de la Tarasque (aussi drôle que celle du char de la bière) et toute la dernière partie interprétée par ces incomparables Basques. À noter aussi comme costumes brillamment réussis et gracieusement portés : ceux de la Boulonnaise, d'une Alsacienne, d'une Niçoise. Le baiser de la Niçoise se payait un Mark... et pourtant, il y eu des amateurs. Ce n'est pas tout, à 20 heures en effet, conduit par une fanfare de circonstance, eut lieu à travers le camp, le défilé des provinces françaises, emblèmes déployés et à l'issue duquel, la Tarasque fut solennellement brûlée.

21 SEPTEMBRE 1941

Cette deuxième journée de fête offre un tout autre aspect que celui de la veille. Hier, c'était un spectacle. On était assis et on écoutait, on applaudissait aussi. Aujourd'hui, c'est la fête foraine. Les baraques ont poussé ce matin dans tous les coins du camp, comme des champignons. On se croirait transporté dans quelques bourgades de la France en liesse..., l'illusion est parfaite, mais cela ne reste qu'une illusion. Il y a foule, une foule bariolée (les costumes d'hier ont été revêtus).

Il y a beaucoup de mouvement et aussi beaucoup de bruit. De plus, il fait le même temps qu'hier, aussi magnifique. On n'a que l'embaras du choix pour dépenser et on ne s'en prive pas d'ailleurs.

Pour une fois que nous en avons l'occasion, on dépense avec fureur, avec une sorte de joie sadique, car ce n'est pas la cantine, avec ses tubes de dentifrice, ses crayons, son papier hygiénique et ses lames de rasoir qui arrive à nous soutirer beaucoup d'argent. On retrouve là, d'abord tous les jeux traditionnels des fêtes patronales, dignes des petits enfants : les fléchettes, la pêche à la ligne dans la sciure, les anneaux à placer au col des bouteilles, le tir à l'arbalète, les chamboule-tout, les quilles dont le jeu consiste à faire tomber trois quilles avec deux boules. Ici, c'est plus original, car nous avons réquisitionné les extincteurs. Il s'agit en effet, avec trois coups de jets d'eau, d'éteindre une bougie placée à huit mètres de là.

Le bar a installé une buvette, mais hélas, la baguette magique n'a pas transformé en liqueurs plus excitantes la limonade et la bière sans alcool. Par contre, la cuisine qui a aussi dressé son comptoir vend du chocolat chaud (du fameux), du thé authentique, des sandwiches... à la margarine et à la confiture. Il ne manque même pas de chanteurs de rues. Ils sont quatre déguisés en mecs du milieu avec tricot, casquette aux oreilles et mégot au coin de la bouche. Un accordéon, un violon, un banjo les accompagnent, ainsi qu'une chanteuse vendeuse autour de laquelle on s'attroupe pour reprendre en chœur les airs à la mode : « Près des barbelés en fleurs.... » ou « Viens donc faire un tour vers le Sprée... ».

Qu'est-ce que cette baraque ? Venez voir à l'intérieur, l'homme le plus curieux du monde. On entre, le bonimenteur vous prend par le bras et découvre juste en face de vous... une glace. Et voilà, cette autre baraque avec son gigantesque télescope dirigé vers le ciel, vous propose une attraction sensationnelle : le clou de la fête. En effet, il s'agit bel et bien d'un gros clou rouillé qui se balance au bout d'un fil, au fond d'une boîte en carton. « Ne nous trahissez pas, mais amenez vos amis » recommande une pancarte à la sortie. Mais il n'y a pas que des attrape-nigauds. Voici par exemple, l'hydre de le Sprée. C'est une énorme pieuvre aux tentacules horribles et une tête humaine, une réelle qui bouge, qui regarde, qui parle. On a beau se pencher, regarder à droite ou à gauche ou sous le monstre, il n'y a pas de truc, l'effet est saisissant. Et le Lübben-Art qui vous propose l'amour à travers les âges en huit tableaux. On fait la queue pour aller voir. L'abbé Jacquot s'est abstenu et il a bien fait.

Il y aurait beaucoup à dire encore sur le lapinodrome, la roulette, le cirque-loterie, la course aux cafards, les courses de chevaux. Moi, je m'arrête ici. Dire que notre kermesse fut un succès complet, c'est employer une expression banale, car pour une réussite, ce fut une réussite. Les visiteurs allemands qui la parcoururent ne furent pas les moins étonnés et les moins séduits. Qu'on ne perde pas de vue que tout cela fut monté avec des bouts de bois, du papier, de la colle, de la ficelle...et surtout avec beaucoup d'ingéniosité. Un esprit d'invention et de verve qui une fois de plus a fait preuve de sa vigoureuse et féconde vitalité.

(à suivre...)